Anton Grad

CONTRIBUTION A LA SYNTAXE DES PRONOMS PERSONNELS SUJETS
EN ANCIEN FRANÇAIS

On sait que le français moderne est une des langues où le verbe, dépourvu d'un sujet nominal, doit s'accompagner du pronom personnel sujet; l'origine de cet emploi — étranger à la langue latine, ainsi qu'à la majorité des autres langues romanes¹ — a intéressé plusieurs éminents romanistes qui, toutefois, ne sont pas d'accord sur les causes de l'origine de cet emploi.

Dans sa thèse de doctorat, M. Franzén² s'oppose à juste titre à l'opinion exprimée surtout par Foulet selon laquelle l'emploi obligatoire des pronoms personnels sujets serait dû à l'obscurcissement, à la désorganisation des désinences verbales. Mais, si le raisonnement de Franzén est assez convaincant à cet égard, la solution qu'il présente lui-même ne nous paraît pas très satisfaisante et un peu vague: selon lui, «il faut supposer une tendance à exprimer le sujet avant le verbe, l'agent avant l'action. Cela n'implique pas seulement qu'à partir d'une certaine époque les sujets-substantifs auraient eu tendance à se placer devant le verbe, mais aussi, dans le cas où en latin on n'exprimait pas le sujet, qu'on aurait exprimé de plus en plus souvent le sujet pronominal devant le verbe» (o. c., p 138 s).

Tout récemment, M. Kuen³ attribue aux influences germaniques l'emploi obligatoire des pronoms personnels sujets en français — on sait que dans celles-ci cet emploi est de rigueur. Mais on se demande pourquoi ces influences se seraient manifestées si tard en français dans l'emploi rigoureux des pronoms sujets, car c'est un fait incontestable que, au cours de ses premiers siècles, l'ancien français pouvait se passer des pronoms sujets dans bien des cas où, plus tard, l'emploi devient obligatoire aussi.

Enfin, M. Wartburg⁴, se basant sur les recherches de Thurneysen, est d'avis que notre emploi a été déterminé par les exigences du rythme de la

¹ Pour l'extension géographique de cette innovation dans les parlers romans, v. Heinrich Kuen, *Die Gewohnheit der mehrfachen Bezeichnung des Subjekts in der Romania und die Gründe ihres Aufkommens*, dans *Syntactica und Stylistica*, Festschrift für Ernst Gamillscheg zum 70. Geburtstag, Tübingen 1957, p 293 ss.

² Torsten Franzén, *Étude sur la syntaxe des pronoms personnels sujets en ancien français*, thèse pour le doctorat, Uppsala 1939.

³ o. c., p 306 ss.

⁴ Walther von Wartburg, *Einführung in Problematik und Methodik der Sprachwissenschaft*, Halle 1943, p 53 ss.

phrase: le verbe, occupant, en général, la deuxième place dans la phrase, n'était très souvent précédé que de mots faibles, atones, comme *car*, *quant*, *que*: or ceux-ci, pour former une unité rythmique pleine et capable d'occuper la première place dans la phrase, auraient été renforcés par les pronoms personnels sujets.

Nous voudrions, dans cet article, attirer l'attention des syntacticiens de l'ancien français sur quelques phénomènes relatifs à l'emploi des pronoms personnels sujets qui, eux aussi, bien que dans des cas un peu différents de ceux traités par M. Wartburg, semblent parler en faveur de l'hypothèse exprimée par cet éminent romaniste.

Étudiant les deux types principaux de propositions intercalées, à savoir les incises du type *dit-il*, *fait-il*, etc., intercalées dans le discours direct, p. ex.:

«E! Dieus, *dist il*, si forz pechiez m'appresset!»

Alexis 59

«Vassaus! *fait il*, or vos queitiez!»

Cligès 3494, etc., etc.,

et les incises du type *ço dist*, *ce dist*, etc., intercalées dans le discours indirect, p. ex.:

Locrin en ad Hestrild amee
E a garder l'ad commandee.
A muiller, *ço dist*, la prendra,
Ja altre feme nen avra.

Brut 1329—1332

Fremaus presentent a chascun:
Me sire Gavains en prist un,
Si l'a tantost a son col mis,
Mais Tristrans n'a pas le sien pris:
Fremail, *ce dist*, ne meteroit,
Ne en son doit anel n'aroit
Dusqu'al terme qu'il avoit mis
A tele a en aucun pais.

Gerb. Montr., *Perceval* 3671—3678

Quant il (= Guigemar) a la parole oïe,
Ducement la dame mercie:
Od li sujournerat, *ceo dit*.

Marie de Fr., *Guigemar* 359—361

Et cil qui voient la besoigne,
De riens nule nel contredient.
Por quoi? — Il vuelent mieuz, *ce dient*,
Assez vivre et avoir adés
Que morir d'armes desconfés.

Meraugis de Portlesguez 889—893

Dieu prie (sc. Isengrin), qui ne faut ne ment,
que il le gart d'afollement:
par sa fame est, *ce dist*, traiz,

Le Roman de Renart VIII 8427—9, etc., etc.⁵

Franzén, o. c., p 71 ss, constate, pour le premier type, un emploi régulier des pronoms personnels sujets dès les plus anciens textes, tandis que, dans le second type, le pronom sujet est presque toujours sous-entendu, donc omis.

Pourquoi le premier type, renfermant le même verbe que le second type, à savoir *dist*, *dit*, etc., exige-t-il l'emploi du pronom personnel sujet?

Franzén, o. c., p 100, a parfaitement raison de ne pas admettre une forte accentuation du sujet qui aurait exigé la présence obligatoire du pronom personnel dans ce type, car dans ce cas-là, on s'attendrait à juste titre au même résultat dans les propositions du type *ce dist*.

C'est ici que Franzén, le premier, pense aux raisons prosodiques de la présence du pronom sujet (sc. *il*): la proposition intercalée — dit-il p. 115 s — devait nécessairement former par elle-même une unité rythmique: or, comme le verbe intercalé est un monosyllabe (sc. *dist*, *dit*, *fait*) et que, pour créer un groupe rythmique viable, il faut au moins deux syllabes dont une prend l'accent d'intensité, on y a ajouté le pronom sujet (sc. *il*, *elle*).

Si nous partageons parfaitement l'avis de Franzén, à savoir que c'est à l'incapacité du verbe monosyllabique de former à lui tout seul, dans l'incise, une unité rythmique indépendante qu'on doit l'emploi de pronoms sujets, nous acceptons avec plus de réserve sa conclusion que le pronom sujet, à l'intérieur de la proposition intercalée, prenait l'accent d'intensité du groupe — lui-même, précédemment; rejette la possibilité d'une accentuation forte sur le sujet qui aurait amené la présence du pronom personnel sujet. Selon nous, cet accent était sur le verbe (*fait*, *dist*), le groupe complet représentant plutôt un ordre des mots expressif, c'est-à-dire avec l'accent d'intensité sur le mot initial; on sait que cet ordre des mots était très fréquent, peut-être même prépondérant en ancien français, du moins jusqu'au 13^e siècle⁵.

Et les exemples des incises de deux ou de plus de deux syllabes qui, conformément à la théorie de Franzén, n'admettent pas, en effet, le pronom sujet, ne font que corroborer notre hypothèse, car dans une incise du type *dient*, *crient*, etc. l'accent sur la syllabe initiale doit être admis sans aucune hésitation, la désinence n'étant pas capable de prendre l'accent:

⁵ Cette forme du discours indirect était très répandue en ancien français; avec l'ellipse de l'incise (*ce dist*), ne représente-t-elle pas la construction si débattue du discours indirect libre («erlebte Rede» de Lorck), comme le fait voir p. ex. le passage suivant:

Femme voleient qu'il (sc. Guigemar) preisist
Mes il del tut les escundist:
Ja ne prendra femme a nul jur,
Ne pur avoir ne pur amur,
S'ele ne peüst despleier
Sa chemise sanz depescer

Marie de France, *Guigemar* 645—650

Nous reviendrons sur ce problème dans un de nos prochains articles.

⁶ V. Ettmayer, *Analitische Syntax der französischen Sprache*, II p 339 ss: Lerch, *Historische französische Syntax*, III p 273 ss.

«Ocid, ocid, crident, Jesum!»

Passion 224

«Pax vobis sit!» dist a trestoz,

ibid. 433

«Sire, distrent, ele nos agreee...»

Ambroise 1811

«Saint Thomas, veir martyr, fist idunc, oez mei» St. Thomas 6013; comp. encore *dit lui*. Barbastre 2964; *dient*, Floire et Blanchefleur, Bartsch, *Chrest.*, 31, 31; *fait lur*, St. Thomas 2141, etc.

Quant au deuxième type d'incises, à savoir celui de *ce dist*, *ce croi*, etc. qui, lui aussi, formait une unité rythmique par lui-même et n'avait pas besoin d'être complété par le pronom sujet, Franzén y attribue l'omission de ce dernier surtout à la tendance de la vieille langue à supprimer ce sujet quand le verbe était précédé d'un complément.

Toutefois, l'omission du pronom sujet dans de tels cas n'étant point une règle absolue dans la syntaxe de l'ancien français, nous croyons plutôt que le démonstratif *ce* (ço) — qui résume le contenu du discours indirect — prenait l'accent d'intensité de l'incise et que, pour former une unité rythmique viable — pareillement au verbe *dist*, *fait* de l'incise du type *dist il* — une seule syllabe suivante, inaccentuée celle-ci (sc. *dist*), pouvait déjà satisfaire à cette exigence. Il ne faut pas perdre de vue que, contrairement à l'emploi moderne, le démonstratif neutre *ce* pouvait représenter une forme forte, accentuée dans la vieille langue⁷.

Le fait qu'il ne s'agit pas d'une forme faible, atone, est clairement démontré par la place même que le démonstratif *ce* occupe dans l'incise, cat. avant le verbe, ce qui, jusqu'au 13^e siècle, n'était pas possible pour les formes faibles des pronoms personnels régimes qui, eux, ne pouvaient que suivre le verbe de l'incise, comp.:

Uns mestres li espunst a cui el le mustra: «Mult pueples, fist li il, cist eirs guvernera.»
Saint Thomas 173—174

«Va,» fait lor il, «mauvaise gent...»

Troie 8563

«Ha dex,» fait se il, «per enostre...»

Renart XII 214

Gui ne s'i sot garder, einçois crut le felon. «Sire,» dit lui, «allez, l'en m'apele Guion.»
Barbastre 2963—2964, etc., etc.

Mais, dans les incises de notre type, notre *ce* avait la force d'attirer ces formes faibles avant le verbe, comp.:

«U alés vos,» ce li a dit,

Bel Inconnu 284

«Ne placet Deu, ço li respunt Rollant,

Que ço seit dit de nul hume vivant.»

Roland 1073, etc.⁸

⁷ V. Foulet, *Petite syntaxe de l'ancien français*, §§ 235, 486—488.

⁸ Il y a, bien entendu, d'autres constructions qui démontrent que le démonstratif *ce* était une forme forte, accentuée: a) après une préposition: *A ce a fait dant Brun sont plaint*, Renart VIII 7571; de même après une préposition devant un infinitif: *S'a ce faire vous acordez*, Le Roman du Comte d'Anjou 415; (comp. encore *sur ce* en langue moderne!); b) comme complément objet: *Nus n'i querroit ne ce ne quoi*, ibid. 2344, etc., etc.

On a vu que c'est par l'emploi ou le non-emploi du pronom personnel sujet dans les incises des deux types que l'ancien français distinguait le discours direct (incise: *dist il*) et le discours indirect libre (incise: *ce dist*).

Il existait en ancien français une autre construction qui pouvait exprimer deux idées différentes selon que le sujet pronominal y était employé ou omis et dont la découverte est due à Schulze⁹.

Il s'agit des constructions comprenant un *verbum vicarium* ou auxiliaire (*estre, avoir, faire*) précédé de l'adverbe adversatif *si* ou de la négation *non*:

Si est (Si a, Si fait) et *Non est (Non a, Non fait)* d'un côté, et
Si est (Si a, Si fait) il et *Non est (Non a, Non fait) il*, de l'autre.

Le pronom sujet *y* est omis quand la proposition exprime une idée opposée à l'énoncé précédent. Il s'agit soit des réponses faites par une personne à une autre personne, donc des exemples tirés d'un dialogue, soit des exemples faisant partie d'un récit:

a) *Si est (Si a, Si fait)*: la locution s'emploie comme réponse à un énoncé négatif (ou au sens négatif) précédent:

Mors n'est il encore pas... *Si est*, car tout veraïement le sai

Chev. II espees 3617 (cité par Schulze, o. c., p 404)

«Dame, dist Marques, granz merciz, mes ge ne le vueil encore pas estre (sc. chevalier) — Par foi, dist li empereres, si seroiz.»

Marques de Rome 40 c 3 (cité par Schulze, l. c.)

«... vos n'avez en s'amor droit!»
«Si ai, je cuit!»

Meraugis de Portlesguez 639

Dist l'asne: «Volentiers iroie,
se a mangier asez avoie.»
— «Si avras, ce t'afi, par foi.»

Renart IX 9059

si li cria: «Vassax, por coi
m'avez feru, dites le moi,
quant devant moi ne vos savoie,
ne rien mesfet ne vos avoie?»
— «Par foi, si aviez,» fet cil.

Chr. de Troie, Chev. de la Charrette 777

Ne quidiez vous que je endur
Ausi a malaise cest fais
Con vous? Si m'ait Dieus, si fais

G. Montr., Perceval 12116

⁹ Zr Ph XXI 404 s; v. aussi Foulet, o. c. § 344, qui, toutefois, ne mentionne pas la différence dans la structure de notre locution, conformément aux deux idées différentes.

Lerch, o. c., I p 60, III 212 s, ne semble pas distinguer avec précision les deux tournures.

«Einz mes ne te vi que je sache,
n'onques ne fui an ton domage,
ne ne te fis honte ne let.»
Erec respont: «Si avez fet.»

Erec et Enide 1004

«de soriz grases et de raz,
ce cuit vos n'en gouteriez.»
— «Si feroie.» — «Non feriez.»

Renart I 586

La dameisele ... li prie
que por li lest qu'il ne l'(sc. son ami) ocie;
et il (sc. le chevalier de la charrette) dist que si fera voir,
ne puet por li merci avoir
que trop li a grant honte faite.

Chr. de Tr., *Chevalier de la Charrette* 893

Les verbes semi-auxiliaires *pouvoir*, *devoir* n'y sont pas nécessairement remplacés par le verbum vicarium *faire*:

«Oil, ce n'est reson ne droiz
Qu'uns hom puisse estre et torz et droiz.»
«Si puet: li membre son defors
Droit, mes ...»

Meraugis de Portlesguez 1893

«Por la beauté qui est defors
Doit toz li monz amer son cors.»
«Non doit!» — «Si doit, ce m'est a vis.»

ibid. 541

On sait que, tandis que l'ancienne langue se servait du verbum vicarium *faire* ou des deux auxiliaires *estre* et *avoir* qu'on ajoutait à l'adverbe adversatif *si* dans notre tournure, la langue moderne n'en a conservé que la particule adversative, employée comme réponse détruisant une négation précédente; mais l'ancien emploi peut être constaté encore au 17^e siècle et on le retrouve jusqu'à nos jours dans le langage familier:

N'ai-je jamais vu personne qui se soit tué soi-même? — Si ai.

Malherbe II383 (cité par Lerch, *o. c.*, I 61)

Je ne me pendrai pas! — Et vraiment si ferai.

Lafontaine, *Fables* IX 16

Pour le langage familier moderne:

Je crois qu'il n'a pas été là. — Si fait, il y a été

Litttré, *si* 2, No. 14¹⁹

¹⁹ L'italien, l'espagnol et le portugais n'emploient, dès les débuts, que la particule *si*, it. *si*, esp. *si*, port. *sim*, dans notre cas; d'ailleurs, chez Tércence déjà, on trouve des réponses avec *sic* ou bien *non* employés absolument, c'est-à-dire avec l'ellipse du verbe: *satin id tibi placet?* — *Non.*, Tércence, *Eun.* 851, v. Bourciez, *Éléments de linguistique romane*⁴, § 129.

b) *Non est* (*Non a*, *Non fait*): la tournure s'emploie comme réponse à un énoncé affirmatif précédent:

Respunt Rollanz: «Jo i puis aler mult ben.

— Nun ferez, certes,» dist li quens Oliver.

Roland 255

«Vasal, dist Oedes, vous m'avés encanté.

— Non ai, dist Hues, ains fait vo mauvaisté,»

Huon de Bordeaux 4257—4258

Et dist Geriaumes: «Sire, car i alés.»

Dist Huelins: «Non ferai, en non Dé»

ibid. 4006—4007

Quant il voient le fu espars,
Si quident bien que Perchevaus
Soit ars, et il et ses chevaus.
Non fu; mais ore oiez merveille.

Gerb. de Montr., *Perceval* 9612—9615: *ibid.* 6647

«Ha! fait ele, Sainte Marie,
Je quit c'est Tristrans, mes amis,
Qui en tel point est chaines mis
Por moi, je le quit bien savoir.
Non est! Je ne di mie voir.»

ibid. 4078

et dist: «Chevaliers...
pran ton escu et ton cheval
et ta lance, si joste a moi.»
Cil respont: «Non ferai, par foi,»

Chr. de Troie, *Chev. de la Charrette* 813—816

«Renart, or oi ge vilenie,
qant de tel chose me sordites.
— Non fais! or en soiez toz quites»

Renart I 584—585

«Je l'aim. — Non faz. — Si faz, je cuit.»

Meraugis de Portlesguez 1240

«por apaiier
Les dames te covient aler
Au tref. — N'en fet mie a parler!
— Si fet. — Non fet! pas n'i iroie!»

ibid. 1996—1998

«Vos mangeroiz avuec moi... Dame, dient il, non ferons, nos ne
savons estre entre dames. — Si feroiz,» dist li empereres.

Marques de Rome 41 a 3 (cité par Schulze, *l. c.*)

Comme dans la tournure affirmative où seul l'adverbe adversatif *si* a été retenu dans l'emploi moderne, ici encore le *verbum vicarium* ou auxiliaire s'est ellipsé dans la langue moderne et on n'emploie que la négation *non*.

Ce premier type de notre tournure, soit affirmative soit négative, remonte, tel quel, aux formules correspondantes latines de *sic facit, non facit*, représentant, toutes deux, l'ordre des mots expressif: notre locution, exprimant une idée opposée à ce qui précède, portait, en latin et en ancien français, sans doute un accent d'intensité ou même emphatique sur le mot initial, à savoir sur l'adverbe adversatif *si* ou bien sur la négation *non* (forme forte de la négation!), qui représentent le prédicat psychologique, la partie la plus importante de l'énoncé; la preuve de cette accentuation est fournie non seulement par la phase finale (moderne) dans l'emploi de notre tournure où seul le mot le plus important (*si, non*) a été retenu, mais aussi, p. ex., par les vers suivants:

Perrette: «Je n'ose.»

Baudon: «Si feras, si, Perrette:»

Ad. de la Halle, *Li Jeux de Robin* (cité par Godefroy,
Dict. de l'ancienne langue française, VIII 413)

«Tu as veu, si com je croi,
Les angles dont la gent se plaignent,
Qui ocient quanqu'il ataignent.
— Non ai, voir, mere, non ai, non!
Chevalier dient qu'il ont non.»

Chr. de Troie, *Perceval* 398—402

où la répétition emphatique démontre clairement l'importance et l'accent d'intensité du premier mot de notre tournure. Par conséquent, comme la locution n'insiste nullement sur le sujet et que la combinaison de l'adverbe *si* ou bien de la négation *non* avec le verbum vicarium ou auxiliaire formait une unité rythmique (descendante) viable — comp. *ce dist* ci-haut —, le sujet y était sous-entendu, donc omis.

Mais, comme nous l'avons déjà dit, dans notre tournure le pronom personnel sujet est employé quand la formule exprime une idée *conforme* à ce qui précède:

a) *Si est (Si a, Si fait) il*: la formule était employée après un énoncé affirmatif (ou de sens affirmatif) précédent:

«Gardes dist il, li cans soit bien tenu.»
Si fu il sempres

Asprement 10079—10080

S'il l'a ochis, bien le doit comperer,
Si fera il, se le puis assener

Bueves de Hantone 5614—5615

Ses anemis soit en mal an entrés,
Si sera il, s'il peut estre trovés

ibid. 5844

S'on vous asaut, molt bien vous defendés,
Si ferés vous, se vous onques poés

ibid. 5885

«Donnez li, fet elle, a plenté
De tous mes meilleurs vins à boire.
— Si avra il, par saint Gringoire!»
Font cil, qui sevent qu'ele pense.

Le Roman du Comte d'Anjou 3342—3345

Mals destorbiers et maus anuis
Li doinst Dius ainz que past la nuis.
Si fera il prochainement.

Gerb de Montr., *Perceval* 13045—13045

Tibert ...
soiez entrez en ma pasture!
si serez vos, s'engin n'i faut.

Renart 789—791; *ibid.* 3805

«Avoi! fet Lidoine, beaus sire,
Tenez nos pes! — Si faz je, dame»

Meraugis de Portlesguez 1239—1240

«Delivrez m'ent — Si ferons nous, sire, briement.»

Miracles ND VI 1255 (cité par Schulze, *l. c.*)

Bien sanble roncins mors de fain; Si estoit il, poi s'en faloit,
Barb-Méon, *Fabliaux et Contes*, IIII 198, 49

Dut bien la dame estre esgaree:
Si fu ele

Roman de Troie 15207

Li chevaliers ...
a sa pucele dist an pez:
Ma damaisele, cist oisiax,
— — — — —

doit vostre estre, par droite rante,
que molt par setes bele et gente,
et si ert il tote ma vie.

Erec et Enide 805—811

mes Dex li porra bien aidier,
et je cuit que si fera il

ibid. 3420—3421

Et li baron trestuit se teisent;
Que li vaslet formant lor pleisent
Por ce que biaux et janz les voient;
Ne cuident pas que il ne soient
Tuit de contes ou de roi fil;
Et por voir si estoient il,

Cligés 319—324

b) *Non est (Non a, Non fait) il*: on employait la tournure après un énoncé négatif (ou de sens négatif) précédent:

«Sire, vos ne me devez pas hair por ce, se ge ai fille.
— Dame, dist li empereres, non faz ge»

Marques de Rome 29 c 4 (cité par Schulze, *l. c.*)

«Ne vos fiez ja en la feme...
Seignor, dist Marques, non ferai ge»

ibid. 37 c 4

et molt la prist a menacier,
qu'ele ne soit plus si hardie
c'un seul mot de la boche die,
se il ne l'an done congié.
Ele respont: «Nel ferai gié
ja mes, biax sire, se vos plest»

Erec et Enide 2914—2919

Puis li requiert de Lancelot,
— — — — —

ausi con s'il n'en seust rien:
nel feisoit il, nel sot pas bien,
mes il le cuidoit bien savoir.

Chr de Troie, *Chev. de la Charrette* 6738

«Je ne di mie
Que Gervains qui por sa beauté
L'aime, l'aint si en loiauté
Ne d'ausi naturel amor.
— Par foi, ce dit Soredamor,
Non fet il.»

Meraugis de Portlesguez 1020—1025

«Mes a nul qui soit nel descuevre
Qu'aiens ne pucelle ne dame.
— Non ferai je, dit il, par m'ame»

Comte d'Anjou 2388—2390

Et, quant ele aler les an voit,
si dit: «Chascuns de vos me doit
un guerredon a mon gré randre,
quele ore que jel voldrai prendre;
gardez, ne l'obliez vos mie.
— Nel ferons nos, voir, douce amie,»
font li chevalier anbedui.

Chr. de Troie, *Chev. de la Charrette* 703—709

«Après, sire, si vos loons que vostre fille quant elle viendra
en aage, qu'ele soit si gardee que nus hom ne hant entor li. —
Non fera il,» dist li empereres.

Marques de Rome 30 d 1 (cité par Schulze, *l. c.*)

Le verbe *savoir* n'est pas remplacé par le verbum *vicarium faire* dans:

«Sire, dient il, nos vos loons, que vostre feme, qui arse doit estre,
ne saiche riens de cez choses. — Non savra ele, dist il, par moi.»

ibid. 30 c 6

Un garçon, qui ot non Rodains,
Li ot doné a escuier;
Çou ne li dut pas anuiier;
Non fist il, mais ençois li plot

Guilliaume d'Angleterre 1626—1629

Comment expliquer, dans ce second type de notre construction, l'emploi du sujet pronominal, faisant défaut dans le premier type?

Un tel emploi serait logique et ne susciterait point de difficultés si, dans notre tournure, on voulait exprimer que ce qui précède se rapporte *aussi à une autre personne*: dans ce cas-là, c'est le sujet, nominal et aussi pronominal, qui, rejeté après le verbe à cause de l'adverbe *si* en tête de la proposition¹¹, représente le prédicat psychologique de la tournure et dont l'emploi, par conséquent, y devient indispensable.

Et en effet, l'emploi des constructions avec ce sens-là peut être constaté pour l'ancien et le moyen français; en voici quelques exemples:

Del duel s'assist la medre jus a terre,
Si fist la sponse dam Alexis a certes

La vie de St. Alexis 30 b

Et li rois descent maintenant por ceste merveille veoir, et si font tuit li autre,

La Queste del Saint Graal 5, 17

La se repose Adams qui fu li premiers hom, si fait Eva sa feme,

H. de Val, *Bible de la Science*

Li plus coverz est Guenelons:
Gel connois bien, si fait il moi

Bérout, *Tristan* 3461—3462

si le lessiés morir chetif, si ferai je vous, se je vif,

Bernier, *La House partie*

Car se Dieus mourut en la croix, aussi fist il

Joinville (cité par Lerch, o. c., I p 271)

Un tel en mourut, si ferez vous

Montaigne, III ch. 13, etc.

— «Ha! dit l'evesques, biaux dous sire,
Pour Dieu, ne l'en tenéz a pire
De ce que m'avez veu faire.
Par Jesu Crist le debonnaire,
Onques n'i pensai lecherie,
Non fist elle (sc. ma niece), ne penséz mie»

Comte d'Anjou 6297—6302

Mais — on l'a vu — le sens de notre locution est tout différent de celui des exemples cités ci-dessus: elle exprime qu'une action constatée, supposée, désirée, commandée, etc. — ou bien niée, non désirée, etc. dans la variante négative — a effectivement lieu, est effectivement réalisée (ou bien non réalisée, dans la variante négative).

¹¹ Les exemples négatifs de notre locution au sujet accentué sont extrêmement rares; ils auraient subi l'influence de leurs pendants affirmatifs introduits par *si*, car on ne connaît pas d'autres exemples en ancien français où la négation en tête de la phrase aurait entraîné l'inversion du sujet. V. Franzén, o. c., pp 63 s.

C'est pourquoi nous croyons que c'est le verbe qui joue le rôle principal, le prédicat psychologique dans notre tournure et qui, par conséquent, y prend l'accent d'intensité; un exemple comme le suivant:

Mout cuideroit bien exploitier.
— Cuideroit? et si feroit il —
S'il acressoit l'enor son fil

Oligés 96—98

fait très bien voir, par les deux verbes *cuideroit* — *feroit* mis en antithèse que c'est sur ce mot que tombe l'accent d'intensité.

Quant à l'emploi du sujet pronominal, toujours de rigueur dans notre tournure, mieux que de l'expliquer par des influences analogiques exercées sur notre type par des exemples au sujet accentué (v. ci-dessus), il doit son origine, selon nous, à des raisons prosodiques: pour former une unité rythmique (descendante encore) viable, le verbe s'y fait suivre d'une syllabe atone (de deux syllabes dans le cas de *ele*), créée par l'emploi du pronom sujet personnel. Il serait impossible d'admettre l'accent d'intensité sur le sujet pronominal p. ex. dans les cas où celui-ci représente le sujet d'un verbe impersonnel:

Et ce poez vos bien savoir
Que lors i dut grant joie avoir,
Et si ot il sanz nule dote

Lancelot 3921—3923¹²

Pour des raisons prosodiques l'emploi du pronom sujet devient nécessaire peut-être surtout dans les cas où le verbe se fait suivre d'un autre mot (ou groupe de mots) formant, à son tour, une unité rythmique: le sujet pronominal y empêche la collision de deux mots accentués, collision défavorable au rythme de la phrase¹³. Comp.:

«Gardés, dist il, li cans soit bien tenu.»
Si fu il sempres

Aspremont 10079—10080

mais li rois Richarz vout avoir le plus biau lieu; et si ot il, car il estoit li plus riches hons

Ménestrel, § 53

Si, dans ce type de notre formule, la pensée porte sur le verbe, on s'attendrait — contrairement au premier type où la négation est accentuée — à y trouver la négation non pas sous sa forme forte (*non*), mais faible (*ne*);

¹² Comparez, au contraire, l'omission du sujet *il* dans l'exemple suivant, appartenant au premier type de notre tournure (avec l'accent sur l'adverbe *si*):

quar de ce n'i a riens eu.
— Si a, ce dist li dus, par m'ame.

La Chastelaine de Vergi 210—211

¹³ V. Lerch, o. c., III p 280: Bally, *Précis de styl.*, 118 s; Havers, *Handbuch der erklärenden Syntax*, § 143.

toutefois, bien que non accentuée, elle apparaît sous sa forme pleine à cause de sa position au début de la phrase, précédant toute seule le verbe; on sait que, jusqu'au 13^e siècle, la langue préférait, toujours pour des raisons d'ordre rythmique, commencer la phrase p. ex. par des formes fortes des pronoms personnels régimes, même si celles-ci ne portaient pas l'accent; c'était le cas p. ex. des verbes impersonnels qui, n'admettant pas encore le pronom sujet *il*, se faisaient précéder des pronom personnels régimes sous leurs formes fortes, bien que dépourvues d'accent:

«Certes, sire, fait il, moi poise,
que vos iestes vers moi iriez»

Renart III a 46664667

Or set li coens Bernarz: lui estut comencier
Pèlerienage de Charlemagne 771, etc.¹⁴

Nous croyons avoir raison de voir dans l'emploi de la forme forte *non* de la négation un cas analogue à ceux cités ci-dessus, car dès qu'il y a encore un mot précédant le verbe, c'est la forme faible qui apparaît:

«gardez, ne l'oubliez vos mie.
— Nel ferons nous, voir, douce amie,»
font li chevalier anbedui.

Chev. de la Charrette 707—709

Mais bien avoit dit la semaine
Que ce savoit il bien sanz faille
Qu'il ne morroit pas an bataille.
Et ne fist il, il a voir dit.

Eneas 5066—5069;

on voit que les combinaisons *ne + le*, *et + ne* pouvaient pleinement satisfaire les exigences rythmiques.

Tout laisse donc croire que c'était le verbe qui, dans ce type de notre construction, portait l'accent d'intensité.

On sait que, surtout à partir du 13^e siècle, c'est le rythme ascendant qui commence à prévaloir dans l'ordre des mots de la phrase française: le mot le plus important de l'énoncé tend à occuper la place finale dans la proposition. Cette tendance se fait constater aussi dans le second type de notre tournure: le pronom sujet atone, qui s'y trouvait en position finale, n'avait pas de chances de persister à cette place qui, dans le rythme ascendant, appartenait au mot portant l'accent de la phrase; et en effet, une telle construction, exprimant la même idée que la nôtre, apparaît pour lui faire concurrence:

«Alons ferir a cel maistre dragon.»
Et il si firent,

Aspremont 10103—10104

¹⁴ Comp. aussi: *se toi plect*, Renart V 5329: *quant moi estuet tel cosse creanter*, Bueves de Hant. 9639: *se moi creés*, Aspremont 9850: v. Lerch, o. c., III § 344.

Et la dame...
Percheval prie par amour
Qu'il se hastast, et il si fait.

Gerb. Montr., *Perceval* 1947—49

Li rois...
Lor rova la tenchon desfaire,
Et il si font sanz contredit.

ibid. 1592—94

Josephes... vint a Galaad et le besa et li dist qu'il besast autresi toz ses freres. Et il si fist,

La Queste del saint Graal 269, 24

«faites avant passer nos banieres et nos arciers». Et il si firent,

Froissart

et il escria a ses notonniers «faites voile, de par dieu!» et il si firent,

Joinville, *Hist. de saint Louis* (d'après Bartsch,
Chrest. de l'anc. fr., 294, 1), etc.

De tels emplois semblent être limités au récit, à l'exclusion du dialogue, mais avec le verbe à la place finale ils ne font que corroborer notre hypothèse que c'était le verbe qui représentait le mot le plus important, le prédicat psychologique, de notre tournure.¹⁵

Si le premier type de notre tournure a réussi à persister jusqu'à nos jours sous la forme du *si* adversatif, employé après une proposition négative (ou bien de *non* après une proposition affirmative), le second type ne survécut guère à la fin du moyen âge, ou tout au plus, au 16^e siècle: l'adverbe *si* — surchargé de plusieurs sens très variés dans l'ancienne langue — y fut supplanté par le pronom personnel neutre *le* et l'ordre des mots y devint ascendant, c'est-à-dire avec le verbe à la place finale: *Si fait il* = *il le fait* (ou simplement: *oui*), *non fait il* = *il ne le fait pas* (ou simplement: *non*).¹⁶

Enfin, mentionnons encore une construction dans laquelle l'emploi obligatoire du pronom personnel sujet exprime aussi une nuance sémantique:

Précédées d'une subordonnée introduite par la conjonction *se* (= *si*) au sens concessif de «*même si*», les principales négatives font voir l'emploi obligatoire du sujet pronominal *inversé*, tandis que, après une subordonnée purement conditionnelle, le sujet pronominal peut faire défaut et, dans les cas où celui-ci est exprimé, il n'est jamais *inversé*. Comp.:

a) *se* = *si* purement conditionnel:

Dist Oliver: «Par ceste meie barbe,
Se puis veier ma gente sorur Alde,
Ne jerriez ja mais entre sa brace.»

Roland 1719—1721

¹⁵ Il va de soi que des exemples de notre tournure au sujet pronominal *accentué* ne sont pas atteints, et pour cause, par ce rythme ascendant, comp. encore au 16^e siècle Montaigne, III ch. 13: *Un tel en mourut, si ferez vous*.

¹⁶ V. Lerch, o. c., I 60, III 212 s, et Brunot, *Histoire de la langue française*, III 368, note 3.

Faites errant un de vos Turs armer;
Se doi i vienent, ne les quier refuser

Hugon de Bordeaux 6377—78

se je partoie de chi,
Je ne saroie ou hebreger

Gerb. Montr., *Perceval* 10230—31

S'il ne vus volsist mult gran bien,
Il ne volsist del vostre rien

Marie de Fr., *Eliduc* 435—436

car se il demain ne deüst revenir, il n'i alast hui ...

Queste du Graal I 25, etc., etc.

b) *se* = *si* = *même si* (sens conditionnel et concessif); au lieu de *se* on trouve aussi *qui* au sens concessif de «*même si quelqu'un*»:

s'il estoient de fin achier tenpré,
N'avroient il envers nos poesté

Aspremont 5237—38; *ibid.* 6048

S'en le deüst tot depecier ...,
Ne laissant il qu'il n'i alast

Bérout, *Tristan* 1040—41

Je ne sai qui fu vostre pere:
Mais s'il fust rois u empereres,
Ne porriés vos mix valoir

Guill. d'Angleterre 1163—65

S'ele (sc. la mort) eüst tot le monde pris,
N'eüst ele mie fet pis

Cligés 5851—52

Se ore estoit morz Eneas,
Ne nos recrerion nos pas

Eneas 9507—9508

S'uns homi pooit vivre c. ans,
ne puet il tant d'oneur conquerre

Rusteuf I p 126

Se il veüst ses fiz u sa femme enterrer ...
Ne deüst il tel duel ne faire ne mener

Saint Thomas 5021—22

Se devoie perdre la vie
Nel deveroi je laissier mie

Bel Inconnu 4613—4614, etc., etc.

Mais qui li donast Alemaigne
Ne demorast il tant ne quant

Perceval 1897—98; *ibid.* 5134, 6483

Qui me donroit deus mille livres
Ne diroie je tel parole
Devant le roi

Renart 23, 672—674

Qui ferist le hauberc a I. espiel a tere,
Ne l'enpirast il ia le monte d'une nesple

Saint Gille 2086—87, etc.

Quant à l'inversion même du sujet dans la principale négative de nos exemples, elle présente le premier problème difficile pour lequel nous avons essayé de donner une explication dans un de nos articles précédents¹⁷; nous y avons insisté sur le fait que les principales *affirmatives* sont introduites, dans ce type de constructions, par l'adverbe adversatif *si* qui naturellement rejette le sujet après le verbe:

avec un sujet nominal inversé:
Se j'avoie le sens qu'ot Salemons,
Si me feroit Amors pour fol tenir

Couci, *Chansons*, XIII (cité de Godefroy)

S'estiés mile et il (= les Français) quarante dos,
Si conquerroient li quarante tos vos.

Aspremont 6926—27

avec un sujet pronominal inversé:
S'estiés cent a cascun des lor dos,
Si venront il asanler avec vos

Aspremont 9061—62

Se jou devoie tos les jors Diu flamer dedens infer,
Si ferai jou toute vo volenté

Huon de Bordeaux 5896—97

Quer, s'uns hons perdoit tout le monde,
Si se doit il ferme tenir
Contre tout mal qui puet venir

Comte d'Anjou 1580—82, etc.¹⁸

Or, les principales négatives ne présenteraient point de difficultés si elles se faisaient introduire, elles aussi, par l'adverbe adversatif *si* dont l'emploi y serait logique et semblerait même indispensable; malheureusement nous avons réussi à en découvrir un seul exemple, cité par Tobler, *Vermischte Beiträge*, No. 14:

¹⁷ V. Grad, *L'inversion du sujet dans la principale précédée d'une subordonnée en ancien français*, Razprave II p 3 ss, SAZU, Ljubljana 1956.

Prenant comme exemple la phrase tirée de *Bel Inconnu* 4613: *Se devoie perdre la vie Nel deveroi je laissier mie*, Franzén s'exprime, o. c., p 155: «... nous ne saurions donner aucune explication d'une telle inversion».

¹⁸ Pour plus d'exemples v. Grad, l. c.

S'a cascun fuisiés parenz u freres u cousins germaines,
Si ne vous font il mie mains d'onnor¹⁹

Dans notre article cité ci-dessus, nous avons essayé d'expliquer l'omission de l'adverbe adversatif *si* dans nos exemples négatifs par la collision de deux mots accentués: l'adverbe *si* y était sans doute porteur d'un accent d'intensité comme l'était aussi la négation *ne* avec le verbe suivant; pour des raisons rythmiques, une telle collision n'aurait pas été tolérée par l'ancienne langue qui en aurait laissé tomber le premier terme (*si*).²⁰

Cette omission est rendue possible, sans que le sens de la construction en ait été faussé, grâce au sujet inversé (nominal ou pronominal), car c'est par l'emploi du sujet inversé qu'est caractérisée notre construction donnant à la subordonnée précédente le sens concessif.

Mais, comment expliquer l'emploi même du sujet pronominal qui, n'étant pas accentué, aurait pu être omis en ancien langue? Le fait que ce n'était pas le sujet pronominal qui prenait l'accent d'intensité dans nos constructions est clairement démontré aussi par les cas où celui-ci représentait le sujet d'un verbe impersonnel:

se l'eve dou ciel cheoit toute,
n'en enterroit il ceanz goute

Renart 1795—96

s'il ert toz jorz avec lui ne li prendroit il talent
ne de boivre ne de mengier

Queste dou saint Graal 101, 1—3

Nous ne croyons pas pouvoir attribuer l'apparition du sujet pronominal aux raisons d'ordre psychologique, logique, conscient et délibéré, nous préférons l'attribuer à celles d'ordre prosodique: le verbe, ou plutôt sa syllabe tonique, prenant sans doute un accent d'intensité, même emphatique, est complété, pour former une unité rythmique, par une ou deux syllabes faibles créées par l'emploi du pronom sujet; c'est ainsi que le sujet pronominal se trouve intercalé entre le verbe accentué et l'unité rythmique suivante commençant, en général, par un mot accentué. Cette raison prosodique pourrait, peut-être, expliquer aussi les rares exceptions de notre construction où le sujet pronominal fait défaut, le verbe y étant suivi d'un mot atone:

¹⁹ Il s'agit d'une anacoluthie; comp. aussi l'exemple suivant, toutefois un peu différent des nôtres:

«Dex, fet il, qu'est ice que j'oi?
J'oi parler et neant ne voi!
Par foi, ce est plus que mervuille,
Si ne dor je pas, encois voille».

Chevalier de la Charrette 651—54

²⁰ Havers, o. c., p 163, parle d'une «Abneigung gegen den Hochtonhiatus».

Et cil viennent par mi la lande
Criant a haute vois: «Mors estes;
Se vous aviez quarante testes,
N'en porterriez la pior.
Fols estes se n'avez paor.»

Gerb. Montr., Perceval 12936—37

S'il me donnoit trestoute s'ireté,
Ne laisseroie me blanche barbe oster

Huon de Bordeaux 5775—76

POVZETEK

Prispevek k sintaksi osebkovih osebnih zaimkov v stari francoščini

Vprašanje nastanka obvezne rabe osebkovih osebnih zaimkov v francoščini pri glagolu, če le-ta nima izraženega samostalniškega osebk, je zanimalo že vrsto romanistov, ki pa si v svojih razlagah tega sintaktičnega pojava niso edini.

Novejša raziskovanja (Franzén) so pokazala, da nastanka te rabe ne moremo naprtiti razkroju glagolske fleksije, mnenje, ki ga je zagovarjal zlasti Foulet. Franzén sam si pri obrazložitvi tega problema skuša pomagati z neko »tendenco po izražanju osebk pred glagolom in s tem v zvezi tudi tendenco po rabi osebkovih osebnih zaimkov tudi v primerih, kjer latinščina osebk ni izražala«. Takšna, malo ohlapna in nejasna razlaga ni preveč zadovoljiva in tako je pred kratkim Kuen skušal najti vzroke nastanka naše rabe v germanskih vplivih — znano je, da germanski jeziki tudi poznajo takšno rabo. Vendar nastane pri tej razlagi vprašanje, zakaj se je obvezna raba osebkovih osebnih zaimkov v francoščini ustalila razmeroma pozno, kajti dejstvo je, da je stara francoščina v svojih prvih stoletjih — ko bi predvsem bili morali delovati germanski vplivi — lahko pogrešala te zaimke v mnogih primerih, kjer so pozheje tudi postali obvezni.

Pozornost in zanimanje pa nedvomno zaslužijo tudi izvajanja uglednega romanista Warburga, ki pripisuje nastanek naše rabe vzrokom ritemske narave. S primeri, ki so sicer malo drugačne vrste kot tisti, ki jih obravnava Wartburg, skuša pričujoči članek podpreti to naziranje, gotovo pa ne prinaša nespornih ali definitivnih rešitev našega problema, saj žal prav o ritmu starofrancoskega stavka doslej le malo vemo in bo v tej smeri potrebnih še precéj raziskav.

Avtor navaja nekatere starofrancoske, po svoji strukturi, ne pa semantično podobne si konstrukcije, kot npr. v posebno vrsto zavisnega govora vrinjeni stavek tipa *ce dist* na eni, ter v premi govor vrinjeni stavek tipa *dist il* na drugi strani, ter podobno razlikujoče se pritrdilne oziroma odklonilne formule tipa *si fait (non fait)* poleg *si fait il (non fait il)*, in domneva, da je morda pri drugi zvrsti konstrukcij, tj. pri tisti z rabljenim zaimkovim osebkom, nastop le-tega pripisovati ritemskim razlogom. Vzrok iste narave domneva avtor tudi za znano starofrancosko konstrukcijo z invertiranim osebkom, največkrat izraženim prav z osebnim zaimkom, v poreku kondicionalne periode s predidóchim prorekom pogojno-dopustne narave tipa: *Se (= mème si) devoie perdre la vie, Nel deveroi je laisser mie*, Bel Inconnu 4613—14.

Podrobnosti in številne primere gl. v francoskem delu članka!